

Plusieurs de nos maisons d'éducation ont fait du bon parler une matière de classe et elles ont su raison. On a compris que la littérature, les sciences, la rhétorique et la philosophie, sans la précision des termes, sans une connaissance approfondie du vocabulaire, ne sont que de la piperie de mots, des termes vides de sens. Aussi a-t-on parfaitement raison de cultiver le bon langage chez les élèves, de récompenser ceux qui font des progrès et de punir ceux qui se négligent en cette matière, comme on le fait pour les autres articles du programme d'études.

Il y a des prix pour le bon langage comme il y en a pour la grammaire, pour l'histoire et pour la géographie, ce qui est logique. On se sert du langage des centaines de fois par jour et c'est par notre langage qu'on nous juge. Ne vaut-il pas la peine qu'on le soigne ?

Un préfet de discipline m'expliquait un jour une méthode ingénieuse de forcer les élèves au bon langage. Elle consiste à refuser impitoyablement toute permission qui n'est pas demandée en bon français. Quand un élève sollicite l'autorisation d'aller chercher son *capot*, son *hockey*, son *pack*, son *sweater*, etc., le surveillant refuse carrément et promet d'accorder ce qui est demandé pourvu qu'on s'exprime en langage convenable. L'élève se creuse la tête pour trouver des substituts à ces barbarismes et à ces anglicismes. Il consulte ses compagnons qui cherchent avec lui, et qui savent par là même que le pur langage est exigé de la part des maîtres de discipline et s'en souviendront à l'occasion. Peu de temps après, l'élève vient demander la permission d'aller chercher son paletot, son goret, sa rondelle, son chandail, etc. La leçon a été donnée; elle sera retenue et profitera à plusieurs.

Non seulement elle profitera aux élèves, mais encore aux professeurs. Ceux-ci ne peuvent manquer de subir l'influence du milieu, s'ils ne la précèdent pas ou n'en sont pas la cause. Le supérieur d'une maison qui compte environ vingt-cinq professeurs m'affirme que cette campagne a été un grand bienfait pour le corps enseignant qu'il est appelé à diriger. "Un barbarisme ou un anglicisme, dit-il, ne peuvent passer inaperçus devant nos élèves, soit en classe, soit dans un sermon, soit dans une conférence. Un mouvement de la tête, une contraction des muscles de la figure ou d'autres signes indiquent toujours l'impression pénible que plusieurs en éprouvent. C'est plus que suffisant pour forcer nos professeurs à s'observer avec soin et à ne laisser échapper aucun mot malheureux qui pourrait gâter les plus belles pièces d'éloquence ou diminuer les bons fruits d'une classe consciencieusement préparée."

Les succès obtenus dans les écoles de garçons et les collèges ont été dépassés dans les écoles de filles, les académies et surtout dans les pensionnats. Le caractère de la jeune fille, plus doux, plus délicat, plus minutieux, se prête mieux au bon langage. Le système des jetons y a opéré des merveilles.

Ce système consiste à remettre aux élèves, chaque lundi, un certain nombre de jetons marqués des initiales B. L. (bon langage). C'est la monnaie servant à payer l'amende si une élève est surprise par une compagne à parler incorrectement sa langue. Ainsi, tandis que l'une s'appauvrit d'un jeton, l'autre accroît son trésor. . . . Si les indifférentes, par suite de ces transactions, se trouvent dépossédées de tout leur avoir, les jeunes filles soucieuses de leur langage se voient au contraire riches d'un actif dont chaque pièce représente une correction. C'est la méthode en usage au couvent des Sœurs de Sainte-Anne, à Lachine, et dans beaucoup d'autres institutions.

Ce système a plusieurs avantages: utiliser les récréations, s'instruire tout en s'amusant, former le caractère, souffrir une correction sans s'irriter, se surveiller constamment, développer l'esprit d'observation, etc.

On a vu de toutes petites élèves prendre un si vif intérêt à ces luttes, qu'elles dépassaient le but et faisaient mal pour vouloir trop bien faire.

Dans la salle de récréation d'un couvent, une bambine surveillait le langage des grandes élèves de la première classe dans l'espoir de surprendre sur leurs lèvres une faute qu'elle aurait la gloire de corriger. L'une d'elles s'oublia un jour jusqu'à dire:

—J'en veux pas pantoute.

Aussitôt, la petite la reprend:

—Donne-moi un jeton! Donne-moi un jeton!

C'est pas pantoute qu'il faut dire, c'est